L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 4 SEPTEMBRE 1886. 60me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 4 SEPTEMBRE 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les portéours.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Epiceries, cotons d'une buvette, mulet et wagon et actions d'assurances, à l'encan, par W. I. Hodgson, encanteur, pour le compte de la succession de C. Meister et femme, à 11 heures ce matin, au coin des rues Remparts et Louisa, Troisième District. Voir l'annonce pour de plus amples renseignements.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse St. Charles.

PAR JAS. P. GUINAULT—Placements avantageux et de choix de propriétés situées dans le Premier et Second Districts.—A aussi, 45 actions de la Banque du Peuple

Bourse Arcade.

PAR LE SHERIF—Propriété de valeur améliorée sur l'Avenue St. Charles.

PAR W. I. HODGSON—Coin Remparts et Louisa—Actions d'assurance, magasin d'épiceries, le cotons d'une buvette, mulet et wagon, certificats, etc.

Le commerce des Etats Unis avec l'Amérique Centrale.

Nous avons, plusieurs fois, parlé du fameux commerce triangulaire de la Grande Bretagne. C'est à l'ingénieuse direction donnée à sa marine marchande —direction grâce à laquelle une seule expédition fait coup triple—que cette puissance est parvenue à s'emparer d'une grande partie du trafic des Etats-Unis, de l'Amérique Centrale, des Antilles, du Brésil, des Républiques de l'Amérique du Sud, des côtes de l'Atlantique et du Pacifique.

Nous n'avons pas, dans l'Union Américaine, surtout à la Nouvelle-Orléans, déversoir naturel des produits de la vaste Vallée du Mississippi, à faire tant de frais d'imagination et d'adresse pour nous substituer quand nous le voudrons, à l'Angleterre; nous n'avons qu'à aller en droite ligne, d'un point à un autre, qu'à établir deux ou trois lignes de steamships faisant un trafic longitudinal. C'est notre situation géographique qui le vent ainsi, et nous en obtiendrons, dès les débuts, des centaines de millions en exportations et en importations.

Nous avons indiqué assez souvent et assez longuement les avantages que nous offre le commerce du Brésil et la nécessité, pour nous, d'établir un service de vapeurs entre notre métropole et les principaux ports de l'Empire, pour n'être pas obligés de revenir sur ce sujet; nous préférons nous occuper des autres contrées, principalement des Etats de l'Amérique Centrale et de ceux qui longent les côtes septentrionales du continent du Sud. Nous sommes leurs plus proches voisins; ils sont, pour ainsi dire, à nos portes; il ne nous faut qu'une courte traversée pour nous y rendre. Comment ne sommes-nous pas leurs fournisseurs? Comment ne leur procurons-nous pas les moyens de transport de leurs produits naturels? C'est ce qu'il s'explique difficilement.

La nature a tout fait pour nous; nous n'avons qu'à ne pas la contrecarrer et, par malheur, c'est précisément ce que nous semblons prendre un triste plaisir à faire. Nous osons le déclarer : aucune nation placée dans les heureuses conditions où nous nous trouvons, traitée, comme nous, en enfant gâtée, n'a jamais montré tant d'apathie, tant d'inintelligence de ses intérêts les plus évidents. Nous défions qui que ce soit de nous en citer une seule qui, ayant la moitié, le quart des côtes que nous possédons, pouvant approvisionner le quart des Etats que nous avons sous la main, ne subventionne pas au moins deux, trois, quatre lignes de steamships. Nous n'en possédons pas une. Pourquoi cette incompréhensible anomalie?

Nous avons, devant nous, à quatre, cinq, tout au plus, huit jours de distance, nous ne savons combien de Républiques—le Mexique, les deux Honduras, le Guatémala, le San Salvador, le Nicaragua, le Costa Rica, les Antilles—les plus magnifique groupe d'îles qui existe—la Confédération de la Colombie, composée de neuf Etats et de cinq territoires; le Venezuela, les Guyanes. Qu'y expédions-nous? Qu'en tironsnous? On estime, en bloc, leurs importations et leurs exportations à $700,000,000. Notons que, dans ce chiffre, ne figurent, ni le Brésil, ni les Républiques de la Côte occidentale du sud Amérique. Pour quelle part entrons-nous dans cet immense trafic, qui devrait nous appartenir, presque tout entier et entretenir, chez nous, une animation fébrile? Les Etats-Unis, pour un tiers à peine. Quant à la Vallée du Mississippi et à la Nouvelle-Orléans, le montant est tellement insignifiant qu'il ne mérite même pas d'être cité.

Nous ne disons pas grand'chose du Mexique. Cette vaste République qui contient 11,000,000 d'habitants, jouit de tous les climats et fournit les produits les plus variés; mais, bien que nous ayons avec elle des frontières communes qui s'étendent sur plus de la moitié de la largeur du continent; bien que ses ports, dans le golfe, soient à deux pas des bouches du Mississippi, les Etats-Unis ne font guère que le tiers de son commerce. Voici les chiffres pour les 6 premiers mois de cette année. Sur $61,062,000 de trafic d'importation et d'exportations, l'Union ne figure que pour $24,000,000; tout le reste est fait par les Européens.

Il est vraiment étonnant que nous n'ayons pas encore pu fournir à nos voisins presque tous leurs articles d'importation, car nous les possédons tous, de première qualité et à bon marché, tels que les cotonnades, les lainages, la quincaillerie, les outils aratoires, les produits alimentaires dont abonde l'ouest de l'Union. Jusqu'ici, les machines des fabriques et le matériel de chemins de fer sont les articles que nous ayons réussi à y introduire en assez grande quantité, et c'est le Nord-Est qui en a le plus profité; il a pris ses mesures de telle façon, qu'il peut se passer parfaitement de notre [illegible] par les lignes qu'il a construites [illegible] du Mississippi. Mais il nous [illegible] les produits de l'agriculture et des [illegible] de l'Ouest, que nous devrions [illegible] et que nous y laissons prendre [illegible] de l'Europe.

[illegible] ensuite le Honduras Anglais, [illegible] il y a un Honduras Anglais. Il [illegible] que la Grande Bretagne, qui a des colonies partout, eût un pied-à-terre dans l'Amérique Centrale, et elle l'a depuis 1783. Elle n'en tire pas grand profit, mais c'est une station solide [illegible] lui suffit. Tant qu'elle y sera installée, nous ne recevrons de ce pays, que les fruits tropicaux qui y abondent.

Le Guatemala est un pays libre, indépendant, à peu près aussi riche que le Mexique. Là, commence la vaste région qui produit les bois précieux, le cèdre, l'acajou, les bois de teinture, ceux dont on fait les meubles de luxe. De là aussi l'on tire la cochenille, l'indigo, les fruits tropicaux—autant d'articles dont, avec une bonne marine marchande, nous pourrions nous faire les exportateurs.

Nous en dirons autant, sinon davantage du Honduras, le territoire le plus riche en mines de métaux précieux qui existe. Elles ont été célèbres jadis, ces mines d'or et d'argent, et out longtemps fait la fortune de l'Espagne. Pourquoi faut-il que les révolutions aient forcé l'industrie à les abandonner! Les Américains recommencent à les exploiter, mais ce sont des hommes du Nord qui sont à la tête des entreprises, et les compagnies qui possèdent ces trésors ont toutes leurs sièges à New York; pas une qui appartienne au Sud, à la Louisiane, laquelle en est, pourtant, voisine. En revanche, nous y faisons un énorme commerce de fruits et nous y entretenons plusieurs lignes de steamships.

Encore une contrée—San Salvador.—dont le commerce est accaparé par les anglais. Il est vrai qu'il donne tout entier sur le Pacifique. Notre activité ne pourra se diriger de ce côté—que quand seront achevées les voies de communication interocéanique. Néanmoins, si nous avions des lignes de vapeurs, nous pourrions faire là une rude concurrence à l'Angleterre.

Le Nicaragua est le pays de l'ébène, de l'acajou, du cèdre, du bois de rose, du palissandre, du bois de sandale, des bois de teinture, du café. On en peut obtenir des richesses immenses, capables d'alimenter un grand commerce maritime. Autre source de fortune que nous négligeons d'exploiter.

Le Costa Rica est la contrée de l'Amérique Centrale qui fait le plus grand commerce. Ses importations et ses exportations s'élèvent au chiffre de $11,000,000, dans lequel le café seul figure pour $5,000,000. Quant aux importations, elles entrent dans la catégorie des articles dont nous devrions avoir le monopole, puisqu'elles sont de la même nature que les produits de l'Ouest.

Que dire du Venezuela, la République qui, de toutes celles de cette côte, fait le plus grand commerce à l'étranger—$32,000,000! Les Etats-Unis y tiennent beaucoup mieux leur rang. C'est, pourtant, l'Etat le plus éloigné de nous, celui qui est le plus avancé dans l'Atlantique, le plus à la portée de l'Europe. Quant à la Nouvelle-Orléans, elle n'a guère plus de rapports avec lui que s'il n'existait pas.

La conclusion à tirer de tout cela n'est pas nouvelle; c'est celle qui s'impose à nous à la fin de chacun de nos articles sur le commerce de notre métropole : l'établissement de lignes de steamers nous reliant à tous ces pays qui, avant un siècle, peut-être, seront le centre du trafic du globe.

LOUISIANE.

Le Times, Shreveport, paroisse Caddo, du 2 septembre :

Voici les rapports que nous avons pu recueillir sur les récoltes :

Sur les terres hautes, le long des rivières aux bords sablonneux, dans les terrains secs, le coton a de la peine à former ses grabots. Il n'en est de même, nulle part ailleurs, et la plante a fait de grands progrès depuis une dizaine de jours.

On voit, malheureusement, les chenilles, en grand nombre, sur les terrains bas et le long des cours d'eau, mais elles n'ont, jusqu'ici, fait aucun mal. On commence à voir le vert de Paris en abondance et avec succès. Le ver du coton commence à disparaître et le grabot reprend de la vigueur.

Les rapports des collines sont contradictoires, quelques uns disent que la situation est meilleure que l'an dernier; d'autres qu'elle la vaut, d'autres qu'elle est bien inférieure. Les dernières pluies ont fait beaucoup de bien et donné une nouvelle vie à la plante, qui souffrait de la sécheresse. Certaine fermiers de ces régions prétendent qu'ils ne feront qu'une demi-récolte; d'autres affirment qu'ils en feront une beaucoup meilleure qu'en 1885.

—Jusqu'à cette année, on avait considéré comme stériles les efforts que l'on faisait pour se débarrasser des chenilles. Enfin, l'expérience est venue et l'on est arrivé à la conviction qu'on peut tuer, par le poison, ces ennemies de nos récoltes. Voici le résumé d'une conversation que nous avons eue avec M. Van Hoose, qui cultive le coton avec M. R. H. Terrell sur les lieux Grisby et Shreve à quatre milles au-dessous de la ville.

"J'ai 1100 acres en culture; je les ai préservés de la chenille par le vert de Paris. J'ai toujours réussi. Je suis la méthode Marsden, qui est la plus simple. Deux sacs de la grandeur d'une taie de chemise, en cotonnade Osnaburg, sont attachés au bout d'une gaule de neuf pieds de long. Je mets la gaule dans la main d'un noir, qui monte un mulet. Dans chaque sac, il y a de 2 à 2 livres et demie de poison. A mesure que le cheval avance entre les sillons, le noir secoue la gaule légèrement et distribue ainsi le vert d'une façon égale; il en sème ainsi une livre par acre. Le poison toute des sacs en léger nuage qui va se fixer sur tous les côtés de la plante. Cette méthode a un double avantage : elle fait mieux la distribution, et l'homme, ainsi que le mulet, restent hors de toute atteinte du poison.

J'ai toujours réussi, et la plante ne s'en est jamais ressentie. En empoisonnant les récoltes, nous les sauvegardons; quand il pleut, il suffit de quelques gouttes d'eau pour que la plante absorbe le poison. L'achat de la matière est peu dispendieux. En admettant une livre par acre, cela s'élève à la somme de 30 cents. Un homme peut travailler de dix à quinze acres par jour. Il est bon d'attaquer ainsi la chenille à sa seconde transformation; il serait dangereux de trop attendre. D'ailleurs, on prévient le danger, en empêchant l'insecte de se multiplier. Plus vite la besogne est faite, mieux on s'en trouve. Quelquefois, la chenille fait des progrès prodigieusement rapides; dans ce cas, l'attente serait désastreuse. Si le nombre des insectes devient formidable, il est nécessaire d'augmenter la dose du poison. En deux ou trois jours, ils seront tous tués, mais il ne faut rien forcer. La trop grande quantité de poison pourrait brûler la tige. J'ai essayé jusqu'à deux livres de poison, par acre; la plante en a souffert assez sérieusement.

L'*Entreprise*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 1er septembre :

M. Joseph Bodin, de Petite Anse, nous a appris, dernièrement, que bon nombre de citoyens habitant le long du chemin d'Abbeville se sont empressés de concourir à la réparation de ce chemin. Ils ont fourni, chaque jour, douze hommes. Toute la route jusqu'à Grand Marais est maintenant en excellent état. Les travaux s'achèvent sous la direction de M. Demas Migues.

On en fait autant sur le chemin construit, l'an dernier, à travers la prairie Lourd. On profite du beau temps pour remettre en bon état cette route qui est extrêmement utile au public.

MACHINE A ÉPLUCHER LES POMMES DE TERRE.—Le *Moniteur des inventions industrielles* relate l'invention d'une machine à éplucher les pommes de terre. Il n'agit d'un appareil qui serait évidemment précieux pour les casernes, les hôpitaux, les restaurants, les maisons d'éducation et les établissements dans lesquels on consomme une grande quantité de précieux tubercule importé en France par le célèbre Parmantier :

"Le couvercle, qui forme un récipient pour l'eau destinée à débourber les pommes de terre, est fixé par une bride qui permet de le disposer en biais. Les tubercules à éplucher sont placés sur une seule couche au fond d'un cylindre; un grand nombre de lames tranchantes de faible dimension, mises en mouvement par une manivelle à main, enlèvent une pellure très mince, paraît-il, qu'un bataillon de soldats économise 50 kilogrammes de pommes de terre par jour en employant cet appareil. Les pommes de terre conservent leur forme primitive: il faut enlever à la main les yeux, qui restent longs, mais cette opération peut se faire rapidement."

BATAILLONS SCOLAIRES EN BELGIQUE.—A l'occasion des fêtes nationales célébrées en Belgique, 200 élèves des bataillons scolaires de Liège sont venus manœuvrer à Bruxelles, où ils ont paradé d'abord devant le bourgmestre de la ville, puis devant le roi et la reine. Liège est la première ville belge qui ait autorisé, à l'exemple de Paris, la création de bataillons scolaires.

On affirme que la ville de Bruxelles aurait décidée à suivre cet exemple.

DÉCORÉS.—On mande, de Saint-Pétersbourg, que MM. Perdriz et Loir, le premier aide, et le second neveu de M. Pasteur et étudiant en médecine à Paris, ont été décorés de l'ordre de Saint-Stanislas de 3e classe.

M. Loir a déjà quitté Saint-Pétersbourg pour retourner à Paris; quant à M. Perdix, il s'est rendu dans le gouvernement de Voronège, afin d'y étudier la peste bovine.

Le voyage scientifique de M. Perdrix a été entrepris aux frais du gouvernement français.

LES MINES D'OR ET D'ARGENT DU HONDURAS.—Les mines d'or et d'argent du Honduras se partagent en dix districts différents, dont chacun comprend près de 2000 veines connues, sans compter les établissements situés dans ce que l'on appelle la "Côte du Nord", c'est-à-dire au nord des Cordillières. Ils vont de l'est à l'ouest et divisent le pays en section du nord et section du sud.

Les dépôts alluviaux formant les établissements en question ont une profondeur de 30 pieds et couvrent une superficie de quatre milles. On y trouve de l'eau et du bois en abondance.

Les experts qui ont étudié la région qui se trouve dans le département d'Orlancho, déclarent, unanimement, qu'elle renferme autant de richesses que les meilleurs dépôts de Californie. On y peut aventurer de gros capitaux en toute sécurité; ils rapporteront de beaux revenus.

Les veines de quartz d'or abondent sur les côtes du nord et du sud, tandis qu'au milieu, s'étend la région argentifère. Cette région a plus de cinquante milles de large, allant de l'est à l'ouest du pays.

Les veines de quartz d'or contiennent beaucoup de minerai réfractaire, et dans celles d'argent, se trouvent surtout des sulfures et des galènes.

Dans beaucoup de veines d'or on trouve une assez grande quantité d'argent, pour qu'on puisse les exploiter à ce point de vue. Toutes ces mines jouissaient d'une grande renommée, quand le Honduras faisait partie de la vice-royauté de Guatemala. En réalité, le Honduras produisait les quatre cinquièmes des richesses minérales que l'Espagne tirait de l'Amérique Centrale. On raconte, à ce sujet, des choses merveilleuses, et l'on ne les croirait jamais si l'on n'en trouvait la preuve dans les archives du gouvernement.

La mine de "Claro Rico," dans le département de Choluteca, près de la côte du Pacifique, produisait de l'or en si grande quantité, que la couronne d'Espagne doutait que ce fût réellement de l'or. Elle chargea une commission de l'examiner. Depuis, on y avait établi un trésorier royal, qui restait en permanence près de la mine, pour recevoir le "cinquième du Roi," tribut que payaient toutes les mines à la Couronne.

Viennent ensuite les mines de "Guyabellas," autrement dites les "mines du joueur," dans la région d'Yuscaran, département de Pariso, qui a provoqué jadis une révolution.

Il y en a vingt autres à citer, toutes fort riches, et qui ont produit énormément. Les rapports sur les rendements de ces mines datent de la fin du dix-septième siècle et sont parfaitement conservés, mais il faudrait un long travail pour les classer, les mettre en ordre, de façon qu'ils puissent guider utilement les entreprises nouvelles.

Comment ces mines ont-elles été abandonnées et ceux qui les exploitaient complètement ruinés? C'est ce que l'on ne s'explique pas, quand on ignore l'histoire de ces pays. L'indépendance, qui date de 1821, a occasionné de nombreuses révolutions, durant lesquelles on a [illegible] par permission du gouvernement, les plus riches mines. Des piliers étaient très riches et rapportaient aux travailleurs le plus clair de leurs bénéfices. Le système d'extraction était d'ailleurs primitif et peu productif. Il est inutile de se livrer à une pareille industrie, si elle ne donne ne rapporte pas au moins soixante dollars.

Il y a quelques années, on a modifié la législation relative aux mines et adopté le code minier du Chili. Le gouvernement a fait appel aux capitaux et accordé de vastes concessions à des compagnies. La seule qui ait obtenu un bon résultat, est celle de M. Thomas R. Lombard, de New York, connu sous le nom de compagnie du "Syndicat de l'Amérique Centrale". Les privilèges dont elle jouissait lui ont permis de s'emparer des meilleures mines du pays. Sous ses auspices, se sont formées, à New York même, neuf compagnies qui sont à l'œuvre et travaillent sur une grande échelle.

Si l'on en juge par ce qui a déjà été fait, ces compagnies doivent avoir des capitaux considérables, et leur succès paraît assuré. En voici les noms : Compagnie de Santa Luna, de Rio Chiquito, de Santa Elena, de Honduras, d'Yuscaran, d'Aumme et de Pariso.

Comme le gouvernement n'a aucun revenu des importations et des exportations des mines, on ne tient aucun compte du nombre et de la valeur des lingots exportés.

Le gouvernement, pour venir en aide à cette industrie, a fait construire, depuis dix mois, un chemin qui part de la côte du Pacifique et pénètre au cœur de la région minière. C'est le seul chemin praticable du pays.

Les lois minières sont libérales. Les étrangers jouissent des mêmes droits que les citoyens en ce qui concerne la propriété des mines, et le gouvernement accorde volontiers les privilèges que lui demandent ceux qui peuvent attirer des capitaux au Honduras.

L'étendue d'une mine que l'on accorde est de 250 varas de long sur 100 à 300 varas de large, suivant le plus ou moins de profondeur de la veine.

Un vara a un peu plus de 32 pouces de longueur. On peut obtenir plus d'une mine sur une veine.

Les importations et exportations pour le compte des mines, ne paient aucun droit. Il suffit du travail de quatre hommes pour conserver la possession d'une mine indéfiniment. Les indigènes occupés dans les mines, sont exempts du service militaire.

Le grand glacier de l'Alaska s'éloigne peu à peu de terre, d'un mille à peu près par an. La façade présente un énorme mur de glace d'environ 500 pieds d'épaisseur, sa largeur varie de 3 à 10 milles et il a une longueur d'à peu près 150 milles.

Presqu'à chaque quart d'heure il tombe des centaines de tonnes de glace dans la mer, en blocs énormes. La chute agite violemment les flots. Les vagues sont telles que les plus gros navires en sont secoués. Aussi, l'approche du glacier est-elle impossible aux petits bateaux. La glace est d'une grande pureté et d'un blancheur éblouissante; elle a des teintes bleues qui se rapprochent beaucoup de la couleur de l'indigo. Le dessus est raboteux, inégal, plein d'aspérités, de monticules; on y voit même des chaînes de montagnes en miniature.

Inspection, défense et armement, en France.

Nous lisons, dans le *Journal du Havre* du 19 août :

On annonce que M. le ministre de la guerre va quitter Paris pour effectuer, sur la frontière des Alpes, un voyage d'inspection annoncé depuis quelque temps.

Le caractère de ce voyage, qui durera deux semaines, est purement technique : c'est dire que l'on peut attendre des résultats satisfaisants de l'excursion du ministre.

Déjà, de son côté, à l'exemple de son prédécesseur le général Carteret-Trécourt, M. le duc d'Aumetzède, qui commande dans cette région, a voulu se rendre compte personnellement de l'état défensif des différents passages des Alpes. Il est allé à Nice, après avoir terminé son inspection comme commandant éventuel de l'armée des Alpes.

L'état de notre frontière des Alpes préoccupe beaucoup les esprits, en ce moment.

Les *Débats* ont consacré, dernièrement, à cette question, une étude très intéressante dont la conclusion est que la nature vient en aide, d'un côté, tant pour la nature du pays que par les fortifications qui existent tout le long de la frontière ainsi que par les forces qui y sont cantonnées, et celles qui s'y concentreraient, en cas de guerre, à l'abri de toute attaque.

Les prévisions, basées sur la seule configuration du sol, sont même que nos troupes s'auraient aucune peine à infliger une défaite cruelle à l'armée envahissante, eût-elle débuté par quelques avantages.

Nul doute que le voyage du général Boulanger n'ait pour but et ne doive avoir pour conséquence de rendre notre position encore plus forte de ce côté.

Toujours en matière militaire, mais un autre point de vue, nous avons encore une sincère satisfaction à exprimer.

Il s'agit des progrès réalisés dans notre armement, qui, d'après les feuilles spéciales, surpasserait de beaucoup celui de n'importe lequel de nos adversaires éventuels.

Pour l'armement de l'infanterie, la commission présidée par le général Tramond, a choisi deux fusils à répétition qui sont deux armes excellentes à tous les points de vue.

Le calibre est de 8 millimètres; donc le projectile est plus léger, l'homme n'est pas trop chargé par ses munitions, et il peut viser, quand le magasin de son fusil est rempli.

La trajectoire est, pour ainsi dire, *rasante*, c'est-à-dire que le projectile suit, en sortant du canon, une ligne presque absolument droite, ce qui augmente considérablement l'étendue de la zone dangereuse, dans laquelle l'adversaire est atteint.

Ces deux qualités sont très supérieures aux qualités analogues du Mauser transformé, que l'Allemagne n'est peut-être un peu trop hâtée d'adopter et qui, dans un an, sera devenu insuffisant.

Le *Mot d'ordre*, auquel nous empruntons ces détails, continue ainsi :

"Il est plus que probable qu'*avant la fin du mois* les expériences pratiques comparatives seront terminées. La commission aura fixé son choix, et le ministre, qui est tenu au courant par le général Tramond, n'aura plus qu'à homologuer la décision.

"Ce qui est tout à l'honneur du général, c'est qu'aussitôt que la commission a été d'accord sur le principe de l'arme à répétition du petit calibre, il a fait immédiatement préparer l'outillage à Tulle, à Châtellerault, à Saint-Etienne, en sorte que, dès le lendemain de l'homologation ministérielle, la fabrication commence à dans nos manufactures d'armes sans aucun retard. Tout est calculé pour livrer, *au besoin*, cent mille fusils par mois. Ces choses peuvent être dites impunément, aujourd'hui. Avant six mois, notre infanterie sera mise en possession d'une arme légère, terrible, et infiniment supérieure à celle en usage dans les autres armées européennes."

Voici la voie dans laquelle M. le général Boulanger doit chercher ses titres de gloire.

Paris port de mer.

Paris port de mer est-il possible? C'est l'examen de cette question qui fait l'objet du travail que M. Labadié vient de faire paraître sous ce titre : *Etude sur Paris port de mer*.

L'idée de faire arriver les grands navires de commerce et même les vaisseaux de guerre sous les murs de Paris n'est pas nouvelle. Elle a préoccupé Sully et Vauban, et, depuis eux, la question a été étudiée à diverses reprises et de nombreux projets ont été mis en avant. Tous ces projets, cependant, se réduisent à deux, au point de vue du tracé : l'un qui préconise la direction de Dieppe à travers les collines du pays de Caux, l'autre celle de la vallée de la Seine. Quant aux moyens, il en a été proposé une infinité: approfondissement du lit de la Seine et du canal au niveau de la mer, endiguement de la Seine, canalisation de son lit, canaux à écluses, latéraux ou demi-latéraux, et à biefs de partage, ports artésiens pour l'alimentation de la rivière, création de navires spéciaux d'un faible tirant d'eau, etc., etc.

La question n'est pas de hier; elle remonte à 1790, époque à laquelle [illegible], ingénieur, et Billart, avocat, proposèrent de creuser de six pieds le lit de la Seine. Ce n'était pas pratique. Après eux, plusieurs avant-projets d'une considérables, on n'aurait obtenu d'autre résultat que d'avoir partout une profondeur insuffisante et une grande vitesse d'eau. Cette idée fut donc promptement abandonnée, et on se mit à rechercher un tracé indépendant, autant que possible, du fleuve. De là l'étude de la direction par Dieppe et les collines de la haute Normandie. Le projet le plus ancien dans cet ordre d'idées est celui du marquis de Crécy, qui fut repris en 1790, avec des modifications dans le tracé, par M. Lenoyne, maire de Dieppe. Le canal passait par Dieppe, Forges-les-Eaux, Gournay, Beauvais et Creil. Il se dirigeait ensuite, pour éviter la navigation de l'Oise et de la Seine, sur Dunilly, Morfy-la-Ville, Gonesse et Saint-Denis. Malheureusement, tous ces tracés par les collines de la haute Normandie se heurtaient à une grave objection, celle de l'alimentation, compliquée des craintes de filtration à travers un sol très perméable.

Sous la Restauration, on en revint à la direction naturelle de la vallée de la Seine. Seulement, au creusement, reconnu impraticable, M. Gandin, du bureau des longitudes, opposa l'idée inverse : celle de l'endiguement de fleuve, et, pour remédier au faible débit de la Seine en été, de faire fournir l'eau qui manquait par 500 puits artésiens forés aux abords de Paris. L'auteur de ce projet avait oublié une seule chose: c'est que le fleuve souterrain dans lequel se seraient alimentés ces puits si nombreux et si rapprochés, lui aussi, un débit limité et variable, de sorte que, quand l'eau aurait manqué dans la Seine, elle aurait manqué aussi probablement dans les puits artésiens. En 1825, une ordonnance royale autorisait une grande campagne à commencer les études d'un canal maritime dans la vallée de la Seine. De ces études sortit un projet qui donna lieu à de très vives critiques. A la même époque, MM. Grimot et Bérigny, ingénieurs des ponts et chaussées, présentèrent un autre projet, auquel il ne fut pas davantage donné de suite.

De la fin de la Restauration au second empire, il ne fut question d'une façon sérieuse de Paris port de mer. En 1860, un ingénieur, M. Lebreton, lançait un projet de canal complètement au niveau de la mer. Ce canal avait 160 kilomètres de longueur, 80 mètres de largeur et 10 mètres de profondeur. Dans ces conditions, le *Great Eastern* lui-même aurait pu venir s'amarrer aux quais de Paris. Mais l'obstacle était dans la dépense. Elle se chiffrait par plusieurs milliards de francs, et l'exploitation n'aurait pu se faire qu'à perte. Il fallut chercher autre chose. En 1869, M. Dumont proposait une solution nouvelle, basée sur le perfectionnement de la mécanique et de la science des constructions. Reprenant le tracé par Dieppe, il substituait l'alimentation du canal par l'emploi presque exclusif de puissantes machines pour alimenter les deux biefs de partage, les eaux étant puisées dans la Seine et la Bièvre inférieure, et il remédiait aux infiltrations par le revêtement de la cuvette en béton imperméable. Le canal était à grande section et permettait à tous les navires de commerce, sauf aux paquebots, de remonter à Paris. Les écluses étaient au nombre de quarante. Ce projet offrait deux inconvénients : 1. il y avait à craindre que, par suite d'un arrêt dans l'alimentation par les machines, les navires ne restassent à sec dans le canal; 2. la perte de temps occasionnée par le passage de chaque écluse aurait été considérable. Il fallut renoncer à ce projet. L'année suivante, en 1870, M. Vattier, professeur d'hydrographie à Dieppe, émit l'idée d'un canal au niveau de la mer, avec une écluse à Martigny, à sas superposés et citerne de dépôt, pour gravir une hauteur de 100 mètres. Mais, pour que le canal fût à niveau de Martigny à Montmorency, il devait, traverser la vallée de l'Oise sur un aqueduc de 3,000 mètres de longueur et de 78 mètres de largeur. C'était là une difficulté sérieuse qui fit abandonner le projet.

A partir de 1870, on reprit avec diverses modifications les projets antérieurs, sans parvenir à triompher des critiques qu'ils avaient soulevées. En 1877, un professeur à l'Université d'Oxford, M. Manier, proposa un canal au niveau de la mer, suivant la vallée de la Seine. Seulement, ce canal s'arrêtait à cinquante kilomètres de Paris et ne répondait point, par conséquent, au but qu'on se proposait.

En 1882, autre projet de M. Bouquet de la Grye, ingénieur hydrographe, également inacceptable, puisque dans ce projet le canal s'arrête à Poissy. En somme, de tous ces projets,—et la nomenclature n'en est pas close—il ressort que nous devons, d'en passer une loin d'être complète,—le meilleur, celui qui, dit M. Labadié, pourrait réaliser pleinement le magnifique rêve poursuivi depuis longtemps, est celui de M. Lebreton (canal complètement au niveau de la mer;) mais son exécution exigerait de telles dépenses qu'on ne peut pas y songer.

Paris port de mer serait il donc impossible? se demande l'auteur de l'étude que nous avons sous les yeux. "Nous ne le croyons point, dit-il: nous avons, au contraire, la conviction qu'on trouvera tôt ou tard la solution du problème, comme on l'a trouvée pour Suez et Panama." N'est-ce pas le cas de dire : il n'y a que la foi qui sauve?

Les cirques du high-life :

—Mais enfin, baron, à quoi vous servirent de tels exercices?

—Dame.... à entrer dans la diplomatie!

L'EUCALYPTUS. — L'Académie de médecine, de Paris, a reçu communication d'une note intéressante de M. Coste, de Bastelica, qui signale, en Corse, cent mille hectares de terrains marécageux où la fièvre paludéenne est en permanence, et qui, assainis, fournissent des terres de première qualité. M. Coste propose l'absorption des gaz délétères protocarbonés au moyen de plantations d'eucalyptus. Nous avons déjà eu l'occasion, dit la *Liberté* de mentionner ici les effets de cette végétation puissante que nous connaissons *de rien*. Le ligneux avide s'empare de l'acide carbonique qui est en excès dans l'atmosphère ambiante et se l'assimile immédiatement.

BRUNIER EDMOND—Décédé, le 3 septembre 1886, à 4 1/2 h P. M., Hilon EDMOND MEUNIER, ex-juge de la 3me Cour de District, âgé de 63 ans. Ses amis et connaissances et le barreau de cette ville sont respectueusement invités à assister à son enterrement qui aura lieu cette après midi à 4 heures. Le corps partira de sa dernière demeure rue coin Miro et Ferrier.

SERVICE FUNEBRE.

Un service funèbre sera célébré, LUNDI MATIN, le 6 septembre, à dix heures, à l'église Ste. Rose de Lima, pour le repos de l'âme de feu ANICET ROQUES. Les amis et connaissances de la famille sont invités à y assister.

De la part de sa veuve et de sa sœur, Mme Dupont. 4sept—2f

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes, Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile 8 nov—1an PP

L'UNION FRANÇAISE
AVIS aux parents des Elèves que l'ouverture de l'Ecole de français se fera LUNDI, le 6 septembre, sous la direction du Professeur W. E. Robert.
Par ordre de la Direction.
F. LARUE, Vice-Président.
Du P. Brand, Secrétaire. 4sept—2f

Louisville and Nashville Railroad.
Le train régulier d'excursion de dimanche sur le Louisville and Nashville Railroad partira comme à l'ordinaire dimanche 5 septembre, mais il ne s'arrêtera pas à Biloxi, ni en allant ni en revenant.
JNO. KILKENNY, Gén'l Manager.
C. MARSHALL, D. P. A. Surintendant
4sept—1f

AU PUBLIC—LE SOUSSIGNÉ AYANT disposé de sa fabrique de moutarde et de "Red Hot Pepper Sauce," à M. CHAS. G. ERATH, au monsieur digne et bien connu de cette ville, qui n'exposera rien pour le vendre à ses pratiques je le recommande avec plaisir à mes amis et ses trens.
JAMES GINART
LA FABRIQUE RESTERA AU MÊME EN droit, coin des rues Royale et Louisa et continuera de fournir à ses pratiques la meilleure moutarde Creole, le "Red Hot Pepper Sauce" Worcester Sauce "Tepeed Ketchup" et tous les prix courants. CHAS. G. ERATH, coin des rues Royale et Louisa.
5sept—1f

A louer,
DEUX belles résidences de 22 à 25 chambres, avec bains, lumière, etc. 108 et 104 rue Bourbon, en face l'Opéra. Pour plus de détails s'adresser rue Bourbon, 71. (Possession immédiate.)
2sept—8PP J. ANGLADE

W. G. Coyle & Cie.,
CHARBON, COKE,
Fittsburg, Anthracite, Cannel et Coke Connelsville,
Les Planteurs, Vendeurs, Familles et personnes faisant usage de chaudières pour obtenir de la vapeur seront promptement approvisionnés aux prix du marché
BUREAUX 47 RUE CARONDELET
CHANTIER Sur la Levée coin de la rue Race.
1er sept—6m—Dim Mar Ven

BATTEUSES ET MACHINES BELLEVILLE,
Fabriquées aux Harrison Machine Works,
Belleville, Illinois.
Les BATTEUSES de RIZ les plus économiques
MACHINES SANS EGALES
Premier degré de mérite et durabilité d'or décerné par l'Exposition du Centenaire du Texas, en 1884-85, pour batteuses destinées au riz seulement. Décerné par l'Exposition de l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud, en 1885-86 le premier prix pour Batteuse de Riz inventée en vue de riz seulement. Seul premier degré de mérite décerné au JUMBO PLAIN ENGINE et au JUMBO FRACTION ENGINE.
Pour plus amples informations, ainsi que pour les prix et les conditions écrire à
A. SOCOLA,
Dépôt de Riz de la Louisiane. Agent Général en Louisiane.
140 rue Decatur,
25août—2mm Nouvelle Orléans, Lne.

Compagnies d'Assurances LIVERPOOL and LONDON and GLOBE
Sur aux, coin des rues Gravier et Carondelet.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS
J. F. SCHRODER, président.
NEWTON BUCKNER, A. HELVAILLE, RODOLPH WORSTE.
Cette Compagnie a été fondée en 1836, a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde
L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, le 30 juin 1882, est comme suit :

Actif	$6,148,283 36
Passif	2,670,383 44
Surplus	$2,798,129 13

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, mettant ainsi la Compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales impropriées en vertu des lois d'Etat.
HENRY V. ODDEN, sous-étaire résident.
CLARENCE V. LOW, assistant secrétaire résident.
12nov '85—1an—VAC

ELKIN & CIE,
100...RUE DU CANAL...100
Nouvelle Importation de
JOINTLESS, DAMASK ET NATTES DE CHINE,
Qualité Supérieure.
Toiles Cirées,
Cortieines Anglaises,
Stores,
RIDEAUX
De Madras, de Crète et de Dentelles.
Body Bruxelles,